

DENIS GUÉNOUN

Mai, juin, juillet

Dans les théâtres de 1968

LES SOLITAIRES INTÉPESTIFS

Ce texte a fait l'objet d'une commande conjointe du Théâtre National Populaire et de France Culture.

Dans le cadre des programmes de France Culture au Festival d'Avignon, les première et deuxième parties ont été enregistrées en public le 21 juillet 2011 au musée Calvet, et la troisième le 20 juillet 2012, par la troupe du TNP, avec en outre Christian Schiaretti et Stanislas Roquette (2011), et Robin Renucci (2012).

Pièce créée au TNP (Villeurbanne) le 23 octobre 2012, dans une mise en scène de Christian Schiaretti.

SOMMAIRE

I. MAI.....	7
1. Prologue	9
2. Entrée	14
3. Accueil.....	25
4. Le rideau.....	30
5. Le Conseil	52
6. La salle	63
7. Trente mai.....	80
II. JUIN	85
1. Les Directeurs	87
2. Roman	102
3. L'assemblée.....	107
4. L'Allocution	119
5. Les tables.....	124
6. Retour.....	139
7. Les Directeurs	148
III. JUILLET	167
1. Dans les rues	169
2. Trois mois.....	179
3. Dans les rues	188
4. Dialogue	202
5. Les grilles.....	211
6. Le trottoir	228
7. Épilogue	243

© 2012, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-353-2

I
Mai

Voix et figures

JEAN-LOUIS (BARRAULT).

Des jeunes.

LE MILITANT TRÈS CONNU.

MADELEINE.

L'AUTEURE.

L'équipe dramaturgique.

Des militants.

Intervenants et voix dans la salle.

1

Prologue

JEAN-LOUIS (BARRAULT).

Mon cher Jean,

nous voici à la fin août. Dehors, mes acacias, qui tiennent, semblent pendus à la splendeur du monde.

Madeleine, robe légère aux petites impressions de fleurs, inspecte ses carrés dans le silence d'outre la vitre. Je la vois qui marche, comme un film sans la bande, seulement la rumeur des bobines qui tournent.

Quels mois nous avons vécus.

Je t'écris pour dire

d'abord ceci : j'ai été bafoué, des deux parts,

les jeunes m'ont piétiné, ignoré,

dans un dédain qui m'a jeté au sol, comme une bête délaissée, inutile,

et le ministre m'a tourné le dos. Jean, tu ne peux pas imaginer.

Le ministre, notre ami,

qui avait marché à nos côtés, lui, l'Aviateur,

l'écrivain, l'Aventurier des zones troubles, l'Éclairer dans les forêts opaques et le Tropicque, le Flamboyant,

l'imprévu,
lui, prodige des tribunes, prophète sombre au Pan-
théon sous la pluie,
l'Orateur, qui fit voler sur le Parlement la grande
aile de la liberté des Arts,
Malraux, Jean !, Malraux
m'a tourné le dos comme une soubrette, pas dans la
grandeur du dédain, le dédain n'était pas de lui,
mais dans la fuite, l'esquive, la frousse –
J'arrivais dans la cour, rue de Valois. Je venais lui
porter une lettre, puisqu'il ne répondait rien à
mes appels,
et ne m'opposait qu'un silence Jean, silence, aphasie
opaque où son Directeur, Raison, ne savait rien
lire, ni comprendre,
je venais porter une lettre pour lui dire,
Malraux ! parlons-nous face à face,
une fois au moins, dis ce que tu veux me dire,
expliquons-nous, sommes-nous des hommes ?, des
humains avec une face et une langue, parlons-
nous, Malraux !,
tu n'as pas honte du verbe, tu sais tout dire,
dans tes exordes chamaniques, fuligineux, que
même le Général
voit tomber comme des fusées sur la France et
l'avenir des choses,
j'allais déposer ma lettre sur son bureau, ou au
moins devant, dans la main gantée d'un huissier
portant cordon et bottines.
J'avance dans la cour. Je le vois sortir par la grand-
porte.
Il descend les marches, ramassé dans sa veste,
comme en hiver. M'aperçoit.

J'approche. (C'est lui, l'homme d'il y a trente ans,
rue Jacob, ou chez Mimi, qui venait dans mon
atelier, dans la haute hune des Augustins affrétée
de mes poignes,
où nous mangions, croisant versets et pinceaux,
avec Breton, avec Octobre, lui que je revois
montant les marches du théâtre avec le Général et
me lançant un clin d'œil malicieux et tremblant
pendant que son maître
grondait à voix basse Bonsoir Barrault, j'ai plaisir
à vous voir
ici)
j'approche. Il détourne la tête. Je le hèle – Mon-
sieur le ministre, un mot !,
il se détourne, offre son dos plongeant dans la voi-
ture, la porte claque, le moteur enfle, il s'en va,
Malraux le Magnifique s'enfuit devant l'armée so-
litaire du vieux mime, du Pierrot désenchanté,
du Baptiste,
et je reste au mitan de la cour, seul, sur le champ
vide de ma désastreuse victoire, Jean, triompha-
teur lugubre
au cul du fuyard.

Alors, vois-tu,
entre l'insolence dont m'ont accablé les petits
qui croyaient, ivres de leur parole, occuper la scène
de l'avenir
et le ministre déguerpissant,
je les préfère, eux, même après ces mois, et la dé-
confiture,
même en cette fin d'août tombée,
je les aime mieux, je m'honore de les avoir protégés,

entendus, même si certains ne m'ont rendu que
l'offrande des immondices
je les place plus haut que le vieux détaleur en si-
lence, je préfère leur clameur et leur hargne,
j'y entends plus fort le son de la vie, de ma jeunesse
scellée, de notre Histoire battue de tempêtes,
que chez le pauvre fébrile en déroute, empâté dans
ses ors vermoulus,
que le temps bientôt soldera.

Madeleine rentre. Elle a fini son tour de garde.
Comme elle est jeune. Elle m'emporte dans le tor-
rent de sa jeunesse.
Elle me portera au tombeau.
Quels mois nous avons vécus.
Je t'écris pour te dire ceci, qui m'est resté dans la
gorge, mercredi, quand tu m'as téléphoné,
après l'annonce de ma mise au ban, au rancart, de
mon renvoi
que le ministre n'a pas voulu me dire, mais a seu-
lement écrit en trois lignes froides et sèches
comme un congé à un valet,
qu'il a fait transmettre par ce brave Raison, si loyal,
lui,
ceci, Jean :
parmi tous les directeurs, les chefs de troupes, les
patrons de théâtres,
même ceux que j'ai accueillis sur ma scène,
même s'il s'est trouvé un sabreur, droit et dru, pour
écrire qu'on se demande quelle lotte pourrie
oserait accepter de me succéder,
malgré nos écarts, nos manières, bouclées à de si
lointaines attaches (tu es de Sète, Jean, fils de la
Mer, je suis de Bourgogne, la petite campagne,
la France des terres et des boutiques),

malgré ton évangélisme raide et mon papisme ca-
briolant,
tu es le seul qui m'aies appelé, Jean, dont la son-
nerie ait fait tinter la voix – ta grande et belle
voix grave et sonore –
toi, mon vieux Vilar, mon compagnon de jeunesse,
mon autre inversé, mon rival,
et dans ce vaste bureau du théâtre que je laisse sans
aucun regard en arrière
aucun autre ne s'est fait entendre, aucun son, aucun
appel
– tu es le seul.

Entrée

15 mai, dans la soirée.

LES JEUNES.

Cependant que vous sortez, spectateurs de théâtre,
nous entrons.

Passez, passez, n'ayez crainte. Vous riez ? Rions !
Oui, rions ensemble. Vous pouvez sortir à votre
guise. La soirée pour nous
est au point de son commencement. Mais vous
pouvez rester, aussi ! Être des nôtres !

Sinon, rentrez chez vous, allez dormir. Ici, on va
veiller.

Voyez la double foule : le théâtre se vide et s'emplit
à la fois.

C'est beau ! Non pas ? Le théâtre se dépeuple de sa
foule habillée, docile,
cependant que la foule indocile pénètre, et chaque
siège, à peine vidé, se voit occupé à nouveau.

Ah, les arrivants sont plus nombreux. Votre soirée,
dites, n'était que moyennement courue. La
nôtre s'annonce comble. Peut-être plus encore.
Diable. On vient depuis tout le Quartier. Et de
plus loin.

Figurez-vous ceci, madame – je ne veux pas vous
retarder, seulement une anecdote : depuis que
l'idée a germé, nous n'arrivons plus à contenir
l'impatience. Certains de nos stratèges
préfèraient demain. Pour être mieux disposés, à
l'affût. Tu parles ! Rien à faire. La nouvelle s'est
propagée. Ce soir, l'affluence gonflait près des
amphithéâtres, disant : on y va, c'est l'heure,
le moment n'a aucune raison
d'être reporté, d'attendre. Devant les amphis, ils
arrivaient de tous côtés, par centaines. Il a bien
fallu faire mouvement.

On n'avait aucun plan très au point. On pensait
rencontrer des obstacles, si vous voyez. Rien du
tout. Nous y sommes,
c'est la fin de votre théâtre (plutôt un ballet, m'a-
t-on dit ; c'était bien ?)
et les portes grand ouvertes – il faut bien que
l'auditoire s'épanche, que votre théâtre rende
gorge –,
voici notre foule seconde qui passe les portes à
contre-courant.
Vous sortez, spectateurs. Nous entrons. Il n'est pas
dit que nous serons aussi sages.

D'AUTRES.

C'est beau !

– Ne te laisse pas distraire. Le beau est chien, s'ac-
croche à tes pattes, ne te lâche plus.

Ce n'est pas le beau qui importe. Mais la Justice.
Et la vérité.

– Tu es déjà venu ?

– Bien sûr. J'ai vu *Rhinocéros*.

DES JEUNES.

Le Théâtre se vide, et s'emplit ensemble !

La foule est considérable. On ne tiendra pas.

- Il y en a encore qui arrivent, par les rues confluentes. Paris s'émeut. Le Théâtre s'ouvre. C'est un grand soir. On ne pourra plus entrer.

D'AUTRES.

Qu'est-ce qu'on fait ici ? Qu'est-ce qu'on va faire ?

- Comment ? Occuper. Contester.
- Toute la nuit ?
- Bien sûr. Sauf si la Troupe...
- Ils n'oseront pas.
- Faut voir. C'est le Temple du Général. C'est sa maison. Aux Écoles, on est chez nous. Entre soi. Ici...

UN AUTRE.

Tu plaisantes. Tu sous-évalues

la puissance du mouvement lancé.

Une immense nouveauté historique est engagée depuis lundi.

D'AUTRES.

Lundi ?

- Nigaud ! Arsène ! La manif ! Le défilé !
- Je perds le calendrier. J'ai pas dormi.
- Le mouvement a conquis lundi une portée sans précédent. La jonction est produite entre étudiants et ouvriers. C'est la première fois. Bien des mouvements historiques ont achoppé sur leur impuissance là-devant, exactement. La connexion des révoltes. Elle est faite. Elle a eu lieu.

Tu te rends compte ?

Nous sommes dans une phase complètement neuve.

Personne ne peut dire ce qui vient. L'Histoire ouvre sa gueule, et nous mord.

Comprends-tu ? Est-ce que tu comprends ?

UN JEUNE.

Mais pourquoi ?

UN AUTRE.

Comment pourquoi ? D'où tu sors ?

LE JEUNE.

De Caen. J'arrive.

L'AUTRE.

Pourquoi quoi ?

LE JEUNE.

Pourquoi les gens se soulèvent ? Pourquoi ce changement ?

L'AUTRE.

À cause des barricades ! La nuit des Barricades !

Paris en feu, Paris levé !

Les Barricades ! La dernière fois : la Libération.

Avant : la Commune !

Le peuple debout ! Le quartier démonté, hérissé, couvert !

La police qui recule ! Tu te rends compte ?

Toute la nuit ! On était des milliers, sur tous les flancs de la Colline !

Si on cédait à Soufflot, on dressait à Maubert ! La foule aux fenêtres ! Le feu, les flammes !